

Zigzags d'un botaniste : [7ème partie]

Autor(en): **Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 25

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Zigzags d'un botaniste.

Le Valais (suite et fin).

Je marchais depuis sept heures du matin et ne m'étais reposé un instant qu'à Foully et à Saillon ; aussi, arrivé au pont de la Morge, je déposai mon paquet de plantes et ma boîte pour m'asseoir un moment sur le parapet, non sans avoir bu quelques bonnes gorgées de l'eau du torrent. A ma droite se dessinaient, sur un ciel parfaitement pur, les noires silhouettes des collines de Montorge. C'est là, dans le défilé formé par ces collines, et dans la gorge du torrent, que les Haut-Valaisans ont lutté avec héroïsme contre les demi-brigades du général Lorge et les Vaudois auxiliaires. Au reste, des deux parts on se battit bien, et Lorge écrivit à la chambre administrative du Léman que les Vaudois *s'étaient battus comme des Français*. Rien ne dispose à la rêverie comme une belle soirée et un peu de fatigue, et je me sentis peu à peu reporté au jour du combat. Je suivais la retraite des Haut-Valaisans, qui se repliaient sur les hauteurs et reprenaient l'offensive à tous les escarpements favorables ; je voyais la chapelle de Chandolin, en amont de Couthy, plusieurs fois prise et reprise, et me rappelais certains épisodes que j'ai entendu raconter, il y a tantôt vingt ans, à un vieux pâtre, qui se trouvait dans les rangs des Vaudois. Tristes jours que ceux-là ; mais l'expérience qu'ils ont apportée nous profitera. Au fond, l'histoire de la Suisse en 1798, c'est celle du *Chat*, de la *Belette* et du *petit Lapin* ; le chat met les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre. Pourtant, nous, Vaudois, ne nous plaignons pas ; mais une autre fois, si jamais le cas se représente, ce qu'à Dieu ne plaise, passons-nous de la grande nation.

A huit heures, j'entrai à Sion, et je me rendais à l'hôtel de la Poste. Je soupai en bonne et nombreuse compagnie : Monsieur le président du conseil d'état, un ingénieur, un petit quartier-maître genevois ; un gros monsieur qui cherche depuis de longues années des mines à exploiter, enfin deux Anglais, traînants de la grande armée des touristes.

Le petit quartier-maître tint les dés de la conversa-

tion, et exposa à M. le président, qui tenait le haut-bout, certain cas d'insubordination survenu pendant le cours de répétition d'une batterie de montagne. Selon lui, le cas était grave : les artilleurs avaient refusé de marcher jusqu'à l'étape, prétextant la fatigue, et il faudrait sévir contre eux. M. le président penchait pour l'indulgence, mais le quartier-maître n'entendait pas de cette oreille : Pas de quartier ! ou il y a une discipline, ou il n'y en a pas ! — et il devenait d'une éloquence entraînant, si bien qu'il s'enfonçait de plus en plus dans son cas d'insubordination, et ne songeait pas à revenir sur les peines et tracasseries d'un quartier-maître, ce qu'au reste il avait fait plusieurs fois déjà.

Je passai le jour suivant aux environs de Sion, riches en plantes de toutes sortes ; j'explorai particulièrement les hautes collines de Valérie et de Tourbillon, qui dominent la ville à l'orient. Quant à la ville elle-même, que vous en dirais-je ? Quand vous avez vu les ruines, l'hôtel de ville et la résidence de l'évêque, vous avez tout vu. Il y a encore la rue aux Vaches, qui débouche sur l'hôpital et le Rhône ; si vous tenez à savoir jusqu'où va la tolérance de l'édilité sionnoise pour les lieux embruminés, traversez-là, allez et voyez. Si vous êtes un de ces curieux patients et investigateurs, qui ne se contentent pas des apparences et de la vue à vol d'oiseau, vous trouverez certainement votre compte à faire des explorations plus complètes. Allez, entre autres, à l'hôtel-de-ville ; il y a là, au rez-de-chaussée, deux portes massives remarquablement sculptées. Le travail doit remonter au xvi^e siècle, et peut-être plus haut. Les sujets sont allégoriques : à la porte du nord, on voit, parmi d'autres allégories, une justice aux yeux bandés, portant le glaive et la balance, et cette justice ne serait point indigne de figurer ailleurs, car vraiment elle est bien rendue.

On dit qu'il y a, sur la colline de Valérie, une pierre aux sacrifices, ou pierre druidique ; je ne l'ai pas vue, mais le fait est plus que probable dans une localité pareille, tous les anciens peuples ayant recherché les lieux élevés pour y accomplir les cérémonies de leur culte.

A Sion, la population commence à regarder un peu moins les botanistes, elle en voit tant ; toutefois, les

filles d'auberge sont encore bien curieuses. Le matin, avant de partir, j'avais étalé tous mes petits paquets de graines pour les faire sécher ; il y en avait une quarantaine. Au retour, je leur trouve je ne sais quoi de singulier, d'insulté ; ils n'étaient pas fermés comme j'ai l'habitude de le faire, évidemment on y avait touché : en effet, la chambrière avait ouvert les quarante petits paquets, les avait examinés avec une constance digne d'une meilleure cause et les avait refermés à la diable. J'eus un moment d'angoisse inexprimable : je craignais que la sotte fille d'Eve n'eût mêlé les graines, ou qu'elle n'en eût répandu. Heureusement, après examen, je pus être rassuré, elle n'y avait mis ni malice ni maladresse, seulement un peu plus de curiosité qu'il n'était besoin.

Fidèle à mon plan de revenir par la rive gauche, je pris le train pour Saxon, dont je voulais aussi visiter les environs. C'est là que pour la première fois de ma vie j'ai eu maille à partir avec la gendarmerie. J'avais beaucoup récolté à Sion, et ma boîte était pleine ; aussi je la laissai à la gare de Saxon, et je partis pour une excursion, en pensant que j'utiliserais mon foulard si je trouvais des plantes. Or, comme la tournée fut heureuse, je repris le chemin de Saxon avec un foulard rouge, roulé en sac et gonflé d'herbes, ce qui me donnait l'air d'un compagnon portant tout son saint Crépin. Comme je rentrais au village, un gros brigadier, Haut-Valaisan, mais parlant le français, vint assez brusquement se camper devant moi et me demander d'où je venais et où j'allais.

— Vous êtes Français, sans doute ? Avez-vous des papiers ?

— Pardon, brigadier, j'herborise ; je viens de Sion et m'en vais repartir pour Lausanne.

— Ah ! c'est différent. Excuse !

Cependant le brigadier ne me perdit pas de vue et se trouva à la gare au moment du départ ; mais quand il eut vu ma boîte et mon énorme paquet de plantes, bien serré entre deux cartons, il devint charmant et perdit toute velléité de me considérer comme suspect :

— Ah ! vous êtes un *botanique*. Oh ! je connais bien les *botaniques*. Il faut venir chez nous, à Albinen, en-dessus de Louèche-la-Ville. C'est là qu'il y a des belles fleurs ! Ah ! vous êtes un *botanique*.

Le train arriva sur ces entrefaites, et je perdis les autres détails du brigadier sur son vallon d'Albinen. Je doute que je le retrouve jamais pour les lui demander. Je vis monter en wagon du demi-monde du Casino de Saxon, la queue de la roulette : des femmes équivoques et des mines de croupiers.

La machine siffla... et nous voilà embarqués sur les chemins de fer de la ligne d'Italie, par la vallée du Rhône et le Simplon. Style de la compagnie, voyez ses horaires. Combien y en a-t-il de ces chemins ? Mais chut ! nous sommes bien aises qu'il y en ait au moins

un pour nous transporter rapidement au centre de ce pays de merveilles qu'on appelle les Alpes.

L. FAVRAT.

Une ascension de montagne.

(Suite et fin.)

Carl nous avait précédés à l'hôtel ; il vient nous annoncer que le dîner est servi et que M. et Mlle Turner ont déjà pris place. En disant ces mots, il jette sur Wilhelm un regard plein de malice. Il s'est donc aussi aperçu de quelque chose.

Nous ne sommes que nous cinq à table d'hôte, et comme Wilhelm, qui a su captiver M. Turner, nous a présentés à celui-ci et à sa fille lors de notre rencontre au sommet, ces derniers ne considèrent plus en nous des inconnus.

Placé vis-à-vis de Mlle Mary, tandis que Wilhelm et Carl sont à sa gauche, tout en donnant satisfaction à mon appétit et en échangeant quelques paroles avec M. Turner, je profite de cette occasion unique pour étudier la physionomie de notre jeune compagne de table. Sans être absolument belle, il y a tant de charme dans ses traits, dans son regard, dans le timbre de sa voix, qu'on se sent tout de suite porté à l'aimer. Aussi rien d'étonnant à ce que Wilhelm ait ressenti pour elle si promptement des sentiments qu'elle me semble avoir devinés, sans cependant chercher ni à les encourager, ni à les repousser.

Après avoir prolongé la soirée jusqu'à dix heures, nous nous retirons, heureux d'aller nous délasser des fatigues de la journée.

Je ne sais depuis combien de temps le sommeil avait clos mes paupières lorsque je fus réveillé en sursaut par un bruit extraordinaire. C'était celui de la tempête, déchaînée sur la montagne. Le vent soufflait avec une violence inouïe ; il pénétrait dans notre chambre, quoique volets et fenêtres fussent hermétiquement fermés ; par ses efforts toujours plus furieux, il ébranlait la maison et paraissait résolu à l'emporter dans l'abîme, perspective, certes, peu rassurante. Vers le matin, la tempête s'apaisa et je pus consacrer encore une heure ou deux au sommeil.

Il était entendu avec M. Turner que nous déjeunerions ensemble à sept heures pour reprendre ensuite le chemin de Spiez. Là devait avoir lieu notre séparation, M. Turner retournant passer quinze jours à l'hôtel Bellevue, à Thoune.

A six heures, J. Staehli vient frapper à notre porte. En un clin d'œil nous sommes debout, mais dans le plus pitoyable état ; l'un se plaint d'un violent mal de tête, l'autre de douleurs dans les jambes, le troisième de maux de reins, et, tous trois, d'une fatigue excessive.

Immédiatement après le déjeuner, on se met en route.

Je ne voudrais pas quitter l'hôtel du Niesen sans témoigner à notre hôte, M. Weissmuller, ma reconnaissance pour les soins qu'ils nous a donnés ; j'ai été heureux de trouver en lui une qualité devenue rare chez les maîtres d'hôtel : ils ne considèrent pas les voyageurs comme des bêtes bonnes à écorcher.

Je marchais à l'arrière-garde. Carl vient à moi. Je ne sais ce qu'a Wilhelm, me dit-il, il n'est plus le même.

— C'est qu'il ressent beaucoup de fatigue, sans doute ; d'ailleurs s'il n'a pas mieux dormi que moi, il ne doit pas avoir l'esprit bien dispos.

— Oui, -mais il est évidemment quelque chose qui le préoccupe. N'as-tu rien remarqué, toi ?

En disant cela, il me montre du regard Mlle Mary qui est en tête de notre petite troupe.

— J'ai bien cru deviner quelque chose. L'aimerait-il.

— Tu n'as donc rien entendu cette nuit ; après que le vent eut cessé et au moment où j'allais me rendormir, j'entends Wilhelm, agité sans doute par quelque douce vision, prononcer à plusieurs reprises cet aveu : « Mary, ô ! je vous aime tant.

— Comment ! crois-tu qu'il l'aime sérieusement ?